

28 Mai. Blaise Cendrars, en 1924, en navigation vers les Amériques (du Sud) se demande, et répond à la question d'autres « Pourquoi j'écris ? », « Parce que. » Il écrit et écrit. Et comment ? Dans une cabine du navire, accompagné de singes ouistiti et autres animaux qu'il a achetés, et en « tournant le dos à la marche du navire ». Nous avons peut-être bien nous aussi questionné quelque part « comment écrivons-nous ? ». Mais la réponse une énième fois à la question que l'on se pose, tout autant qu'à celle proposée par Siegfried, aura sans doute une autre force-là, les précédentes oubliées. Pour l'immédiat (temps), et le lieu (espace), et pour commencer : à l'ombre d'un cyprès, sous un laurier, une tourterelle et le son de ses ailes à son envol, deux livres sur une table basse, un carnet Canson pour débiter des poèmes, un appareil photographique, un tape mouche, le carnet, sur lequel je tente la réponse, sur les genoux et que je suis allé chercher. J'écris lorsque j'ai lu et la question et cette réponse de Blaise Cendrars. À main nue, oui. Et, passant de Cendrars à moi, ici et maintenant. Nids d'oiseaux, avec chants et sifflements dans le cyprès. Juste auparavant j'écrivais -comme j'écris là- le poème. Il disait : Comment la chance ? Interrogation. Et, pensant le poème écrit, je lui donnais un titre : *Ce qui arrive*. Je passe aujourd'hui de Blaise Cendrars à Alberto Manguel qui explique que les makers « font exister les choses en leur donnant une forme,... » Le maker, dans l'ancienne langue anglo-saxonne, désigne le poète « terme qui mêle le sens du tisseur de mots avec celui de bâtisseur du monde matériel ». Aujourd'hui, donc, écrire m'est « à portée de main ». Cela fait des mois que non, avec mes « longs jours sans langue »¹. Et j'en suis heureux !

Je dois poursuivre un peu : écrire m'est ma geste naturelle. Je n'en ai jamais fait l'analyse sauf de temps en temps me demander si j'avais en moi La chose ; si je ne devrais pas commencer une analyse -questionnement dans mes années 1970. A mon âge maintenant, Écrire fait partie de ce qui comble mon temps. Comme le sommeil par exemple. Comme marcher. Que passe la journée. Ce n'est guère gratifiant, n'est-ce pas ? Aussi lorsqu'écrire « fait faux bond », le moment ne m'est pas heureux. L'acte fait faux bond aussi par la discipline et la responsabilité que je me donne. Par exemple lorsque la chose qui a empli l'ensemble précédent reste trop fort, et donne le risque de la prose, ou du journal. Je veux bien ne pas l'abandonner, qu'elle soit encore, mais pas seule, ni prépondérante, toujours dans l'obscurité, et vers l'autre. Dans ce faux bond là d'écrire, c'est encore bien « Comment j'écris ». Écrire, même ; et d'ailleurs on comprendra que je n'écris jamais à la table, mais sur les genoux, dans un fauteuil, même en voiture, en train, en avion ; en marchant : ce n'est plus une marche ; pas une promenade ? Je n'ai pas, tiens, de substantif pour ces pas qui s'arrêtent pour le temps d'écrire un vers ou deux dans le carnet, debout -Liliane Giraudon sent-elle aussi ceci, qui écrit que nous écrivons avec nos pieds ?-, puis qui reprennent leur aller. J'ai appris -elles me l'ont révélé-, ce moment dans mon corps grâce à quelques chorégraphes, danseuses mais aussi universitaires², et j'ai porté alors plus intensément attention à ce pré-mouvement qui va mettre en branle jusqu'à la main sur le papier -ou le clavier, moi le papier- la première phrase. Et quand ça bouge, donc, quelque part du corps, et encore parmi les exemples, avec le livre qui est à côté qui aide aussi le mouvement, qui aide à danser ; le livre qui a dit, et toujours de ce dire sans qu'on ait dit, qui donne à revoir : c'est d'une image. D'autres fois, c'est d'une question. Comment se met-on à écrire ? C'est là, ou bien cela taraude, ou bien c'est tout soi qui ne cesse d'être là, dans l'autre chose qu'il rejette depuis qu'il en a conscience, et *la conscience d'une chance*.

¹ *C'est quand l'homme parle*. Propos 2 éditions, 2007.

² Rencontre de Carcassonne à la Maison Joe Bousquet. Avec Chantal Lapeyre, Laurence Pagès, Alice Godfroy, Sacha Steurer, ...

Je sais que je donne, mais j'ai une certaine culpabilité -d'où vient-elle, celle-ci ! Je demandais à Bernard Vargaftig si, nous poètes, n'étions pas des imposteurs ? Puisqu'il s'agit du « comment » (parvenir à écrire) ? C'est ma seule inquiétude. D'où vient-elle ? Le prosaïque de l'écrire, je parviens à écrire avec l'inquiétude de connaître si vraiment j'en ai le droit.

Mais J'écris parce que...

L'histoire s'écrit à l'encre et à la main :
La main suit un étonnant parcours
Elle dessine invisible une ligne jusqu'au vélin
Il s'y révèle ces lettres et de la couleur
Auparavant oui une ligne en arabesque
Elle peut se promener ne pas aller directement
Portée déjà par ce mouvement dans le corps
Où est-ce ? Nous en écrivons plus loin
L'homme est assis dans son histoire
Quand c'est bien de lui qu'il est question
Il a une main qui se déplace ou plutôt
Un nerf quel nerf la bouge à dessiner des mots
La ligne dessinée passe par le bras et oui
Nous oublions le bras il déplace même
La main hors du vélin en attente
La main ne décide pas la phrase, le désir
Le désir ordonne le mouvement le désir
ne décide pas de la phrase.

Jean de Breyne